L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. — NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 4 NOVEMBRE 1889. — 63ème Année

[illegible]

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 4 NOVEMBRE 1889.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Les grèves aux Etats-Unis et en France.

Nous avons sous les yeux la statistique des grèves qui ont éclaté aux Etats-Unis, de 1881 à 1886, et, en France, de 1874 à 1885. La première est due à M. Carroll Wright, chef du *Bureau of labor* de Washington; la seconde émane du ministère du commerce en France. Les constatations qu'elles permettent sont infiniment curieuses.

On remarque, tout d'abord, que le recours à la grève est beaucoup plus fréquent aux Etats-Unis qu'en France, tout compte fait, bien entendu, de la différence qui existe entre les deux populations. Aux Etats-Unis, le nombre moyen des grèves a été, pendant la période de 1881 à 1886, de 650 par an. Il a été, en France, de 74 seulement. Le nombre total des grévistes a atteint 1,323,203 pour les dix années étudiées par M. Carroll Wright, tandis que, pendant les onze années qu'embrasse la statistique française, il n'a pas dépassé 216,862. Mentionnons tout de suite que ce dernier nombre ne s'applique qu'à 673 grèves sur 804 qui ont eu lieu en France de 1874 à 1885; les renseignements recueillis par le ministère du commerce ont donc été incomplets sur ce point. Mais quel qu'ait été le nombre des grévistes pour les 131 grèves restantes, un écart considérable subsistera, en tout état de cause, entre les deux pays.

"On voit, par là—dit le *Temps*—que la condition de l'ouvrier aux États-Unis semble autrement défectueuse que celle de l'ouvrier en France, en dépit des hauts salaires que font tant valoir, dans leurs discours, les protectionnistes américains. Il est certain que les salaires sont incomparablement plus élevés aux Etats-Unis que dans notre pays; mais d'une part, la vie est hors de prix de l'autre côté de l'Atlantique en raison même de l'exagération des droits protecteurs, et, d'autre part, la hausse artificielle produite par les vices du système monétaire en vigueur aux Etats-Unis, y place l'ouvrier dans une situation instable que ne connaissent pas nos populations ouvrières. Les partisans de la frappe illimitée de l'argent perdent trop souvent de vue cette considération. Toute hausse des prix qui est due à une altération de l'étalon monétaire écrase le salarié, car les salaires ont peine à suivre cette hausse, et ils ne la suivent, trop fréquemment, qu'à force de revendications, de luttes et de grèves.

"Le plus clair résultat de celles-ci, c'est d'empirer le sort des grévistes. Nous voudrions que tous les ouvriers pussent méditer les chiffres que nous allons reproduire. Aux Etats-Unis, sur les 1,323,203 travailleurs qui se sont mis en grève, de 1881 à 1886, il y en a eu 660,396 qui ont complètement échoué; 518,583 ont réussi à faire prévaloir leurs réclamations; 144,224 n'ont eu qu'un succès partiel. En France, sur 753 grèves examinées à ce point de vue, 427, soit 57 0/0, ont totalement échoué; 206, ou 27 0/0, ont abouti à l'adoption des voeux des grévistes; 120, soit 16 0/0, se sont terminées par une transaction. La proportion des échecs absolus est considérable, on le voit; dans l'ordre normal des choses, une arme qui donnerait de pareils mécomptes serait immédiatement jetée au rebut. Or, voici des chiffres qui complètent tristement ceux-là:

"La statistique américaine établit que les pertes subies par les grévistes, privés de salaire, se sont élevées à 260 millions de francs; en outre, un capital de plus de 16 millions a été employé à soutenir les grèves, et, finalement, détruit. Pour toutes les grèves où les ouvriers ont dû reprendre le travail aux anciennes conditions, les sacrifices faits l'ont été sans compensation. Dans les cas où les ouvriers ont eu complètement gain de cause, il leur a fallu, d'abord, d'après les calculs de M. Wright, 76 journées de travail au tarif nouveau pour combler seulement les pertes subies pendant la grève. Enfin, dans les cas où il y a eu transaction, le nombre des journées de travail nécessaires pour combler le déficit éprouvé par les grévistes n'est pas moindre de 361.

"En France, les constatations sont les mêmes. On calcule que, dans les grèves qui se terminent par un succès de grévistes, et dans le cas où ceux-ci parviennent à faire augmenter de 10 0/0 leurs salaires, il leur faut travailler 180 jours pour regagner simplement ce que l'interruption du travail leur a enlevé. Quant à ceux qui échouent,—et c'est le plus grand nombre,—ils voient leur situation cruellement aggravée; leur épargne, s'ils en possédaient, a sombré dans l'aventure.

"On peut se rendre compte de la lumière que peut jeter, sur les questions sociales les plus ardues, la statistique ainsi comprise. Elle est appelée, selon nous, à rendre d'inappréciables services au monde du travail. Mais elle devra poursuivre et hâter, dans ce but, sa transformation, devenir de plus en plus complète, de plus en plus précise. Ainsi, on a dû remarquer des variations fâcheuses entre les chiffres de notre statistique française, qui cite tantôt 804 grèves, tantôt 673, tantôt 753; elle donne même un autre chiffre encore, celui de 700, quand elle s'occupe de la durée des grèves. Ces divergences proviennent que les informations sont prises sans une méthode suffisante, ou données avec négligence. Trop longtemps on a souri et médit de la statistique; trop de gens considèrent comme superflu de répondre aux demandes de l'administration; c'est à celle-ci à tenir la main à ce qu'on la prenne au sérieux.

"Puis, les renseignements communiqués au public sont trop vieux. En 1889, nous devrions avoir, pour la France, les résultats de 1888. C'est une habitude à prendre. Souvent les statistiques existent, mais elles dorment dans un carton. Il faut les en faire sortir, fût-ce au prix de quelques sacrifices pécuniaires. Enfin, la statistique intéresse, aujourd'hui, tout le monde. Qu'est-elle, sinon la démonstration prise sur le vif? La statistique, ce n'est autre chose qu'une projection des faits sociaux. Il faut que les masses en soient saisies en temps utile, pour qu'elles en puissent faire leur profit."

Le petit comble final:

Quel est le comble du zèle, pour un afficheur, en temps d'élection?

C'est de coller l'affiche d'un candidat sur le mur de sa vie privée.

Caïus a des imperfections, mais il est plein de coeur.

L'autre soir, en rentrant chez lui, il rencontre un aveugle qui cheminait, battant le mur de sa canne.

—Pauvre homme! lui dit-il; tenez, voilà pour rentrer chez vous.

Et il lui met dans la main une boîte d'allumettes-bougies.

Au restaurant.

—Ça, du boeuf, hurle un monsieur qui vient de se [illegible]

—Mais c'est du boeuf, du vrai boeuf!

—Alors, demande le monsieur, pourquoi [illegible] les cornes?

Le général [illegible]

[illegible]

Entre époux: [illegible]

FEUILLETON.

LES Deux Mariages DE CÉCILE.

—PAR—

V. VATTIER D'AMBROYSE.

DEUXIÈME PARTIE.

LA RECLUSE.

(Suite.)

Le soir même, M. Dutertre pria Gilles Martin, seul alors avec lui, d'apporter de quoi écrire.

Le vieux serviteur obéit avec répugnance. Il n'aimait pas Maxime; les commentaires de la ville l'exaspéraient et le faisaient trembler pour Mme de la Gérandaye, à laquelle il était si sincèrement dévoué.

Aussi souhaitait-il la voir reprendre au plus tôt le genre de vie absolument retiré qu'elle avait adopté.

Le jeune homme écrivait rapidement. Lorsqu'il eut terminé, il pria Gilles d'aller porter son billet et de solliciter une réponse.

Cécile tressaillit en entendant cette requête. Elle fut bien longtemps à lire, plus longtemps encore à réfléchir. Enfin, elle déchira un mot commencé et se borna à dire qu'elle recevrait le lendemain M. Dutertre.

Plus d'une fois, après le départ de Gilles, elle relut le billet de Maxime; il était bien simple, pourtant. Le voici:

"Vous avez eu raison, madame, de me faire comprendre que j'ai abusé de votre hospitalité; mais, cette leçon, ne me la donnez-vous pas d'une manière bien dure?......

"Pensant vous obéir, je partirais à l'instant si cela se pouvait. Demain matin, du moins, je vous dirai adieu.., car je ne puis croire, madame, que vous veuilliez me priver du bonheur de vous remercier de vos soins...., et, dans ce cas, pourrais-je vous obéir!...."

Vers onze heures, le lendemain, Maxime Dutertre, appuyé sur le bras du docteur Dornan, se présentait devant Cécile.

En quelques mots, il sut parler de sa reconnaissance, tout en évitant les formules banales; mais, bientôt, sa voix trembla, ses yeux devinrent humides.

—Pardonnez-moi, madame, dit-il; j'ai trop présumé de mes forces. Au revoir! Permettez-moi, je vous en conjure, de ne pas dire: "Adieu!"

Avant que Cécile eût pu s'en défendre, il saisit sa main, la baisa, puis, entraînant le docteur, il sortit du salon.

Un soupir s'échappa de la poitrine de Mme de la Gérandaye. Il lui semblait qu'un poids immense ne pesait plus sur son coeur et que sa vie allait, enfin, être dégagée de l'entraînement fiévreux des derniers jours.

C'était un adieu formel qu'elle disait à Maxime, un adieu sans arrière-pensée.

Seulement, cette promesse tacite, lui serait-il possible de la tenir?

XIII

SECRET POUR SECRET.

Six mois avaient passé. Il était neuf heures du matin à peine, cependant M. Demattre venait d'arriver au palais.

Il paraissait plus faible, plus pâle que jamais. Son attitude, quand il s'assit, décela une fatigue excessive, unie à une grande souffrance. Ce fut, pourtant, d'un son de voix très ferme qu'il ordonna d'introduire, aussitôt son arrivée, une dame dont il attendait la visite.

Quelques minutes s'écoulèrent, le magistrat interrogeait la pendule du regard, accusant les aiguilles de lenteur. Mais avant que son impatience eût pu devenir pénible, l'huissier reparut, introduisant une femme, avança un siège et se retira discrètement.

La porte à peine refermée, cette femme souleva son voile et laissa voir les traits de Palmyre Fertin.

M. Demattre trembla; dans l'excès de sa surprise, il ne put que balbutier:

—Vous, mademoiselle?

—Je m'attendais à votre étonnement, répondit Palmyre avec calme. Il sera plus grand tout à l'heure, mais assurez-vous que nous ne pouvons être épiés.

—Ne craignez rien, on ne viendra que sur mon appel.

—Je parle alors en toute sécurité?

—En toute sécurité, je vous l'affirme.

—Bien! Je vais, monsieur, partir pour Paris, où j'aurai besoin d'un appui sérieux. Voudrez-vous être assez bon pour me donner cet appui, en me recommandant au chef de la police de Sûreté?

—Quoi! mademoiselle?

—Je répète, monsieur: au chef de la police de Sûreté.

—J'avais entendu, mais je ne m'explique pas....

—Écoutez alors. J'avais deux motifs pour vous déranger ce matin. Je voulais vous donner des renseignements précis sur l'accident qui a fait tant de bruit à la Gérandaye.

—Des renseignements!..... En tout cas, mademoiselle, ils viendraient bien tard! D'abord, les déclarations de M. Dutertre sont formelles. Ensuite, plusieurs mois se sont écoulés....

—Cela importe peu. A un moment donné, il y aura utilité à éclaircir ce mystère.

—Et vous pouvez m'y aider?

—Je sais tout ce que vous savez!

—Ce que je sais se borne à si peu de chose!

Palmyre se leva, bien droite.

—Monsieur Demattre, dit-elle, et son accent martelait chaque mot, monsieur Demattre, quittons ce jeu niais de phrases; il est indigne de vous comme de moi. Un lien secret nous unit. Nous pouvons nous être mutuellement utiles, mais à une condition.... Vous n'essaierez plus de vous opposer par la force aux desseins de Maxime: Voyez ce qu'a amené votre coup de fusil!....

M. Demattre chercha à s'élancer de son fauteuil, ses forces le trahirent. Il retomba affaissé sur lui-même. Il essaya de parler, un tremblement nerveux l'avait saisi et faisait s'entrechoquer avec force ses lèvres rebelles. Une pâleur livide s'étendait sur son visage.

—Écoutez-moi, reprit Palmyre, toujours calme. Je connais votre secret, vous ignorez le mien. Je vais cependant vous le livrer. Car, si vous êtes habile, si vous le voulez sincèrement, nous pourrons peut-être encore conjurer le mal. Vous aimez Cécile de la Gérandaye......, j'aime Maxime Dutertre!....

Palmyre était presque belle en prononçant ces mots. Son regard avait une ardeur, sa bouche un frémissement, son teint un éclat qui donnaient à sa physionomie un ensemble vraiment noble de grandeur désespérée.

Epuisée par l'émotion, elle s'arrêta, mais reprit presque aussitôt:

—Tous deux, nous souffrons cruellement de ce qui arrive, de ce que vous avez préparé. Pourquoi ce geste de dénégation? Je sais tout, je vous le répète. Faut-il vous en convaincre? Écoutez-moi.

Lorsque Mme de la Gérandaye partit pour S......., vous fûtes, comme moi, abusé. Vous croyiez Maxime bien loin d'elle. Aussitôt la vérité connue, je me suis appliquée à surprendre le fil de l'intrigue. J'ai veillé sans relâche et ne tardai pas à savoir que M. Demattre et M. Dutertre, également épris, ne reculeraient devant aucune extrémité pour s'assurer le prix de leur ambition.... ou de leur amour.

Ce dernier mot, Palmyre le prononça [illegible]

—Je n'avais pas besoin de [illegible] longtemps, reprit-elle, pour comprendre que la partie n'était point égale.

M. Demattre devait lutter contre un passé [illegible], quoique involontaire, [illegible] odieux.

M. Dutertre, lui, peut revendiquer le dévouement, le courage, l'énergie dont il a fait preuve.

Tout cela n'était pas assez, pourtant. Mme de la Gérandaye avait pour son [illegible] un sentiment de vive reconnaissance, mais rien de plus.

Je sais la vérité, maintenant. [illegible]

Par bonheur pour vous, monsieur, [illegible] garde à son mari, elle peut fournir un but aux railleries, mais rien, jusqu'à présent, rien n'a encore ébranlé sa résolution.

Son enfant, seul, laisse prise sur elle. Si le petit Félix n'existait pas, nous pourrions être bien tranquilles. Jamais Maxime ne réussirait. Je vois tout ceci clairement, et je l'ai compris aussitôt que j'ai connu le mot vrai sur les apparitions dans le parc de la Gérandaye.

—Vous savez encore cela! murmura M. Demattre.

—Est-il donc utile de vous répéter, une fois de plus, que je sais tout, absolument tout? La veille de mon départ pour S..., j'avais été légèrement effrayée par une de ces visions; mais je ne suis pas superstitieuse. Je m'étais promis d'éclaircir le fait: un véritable jeu d'enfant, en somme!

Si le vieux Gilles n'était alourdi par les années, il eût vite appris, comme moi, que le prétendu fantôme cachait un amant discret, venant contempler la demeure de celle qu'il aimait.

Plus tard, deux ombres, au lieu d'une, s'introduisirent dans le parc. Chose facile à expliquer: M. Maxime Dutertre et M. Demattre se surveillaient mutuellement avec un soin jaloux.

Cette situation renfermait de véritables périls et, aussi, de ridicules conséquences. Vous vous êtes chargé, monsieur, de rendre ces dernières impossibles.

Le matin même de l'accident, je vous suivais à distance, certaine que Maxime ne tarderait pas à paraître.

Tous deux, en effet, vous vous êtes rencontrés devant la barrière donnant accès dans le parc de la Gérandaye. Maxime portait un fusil. C'était une manière naturelle de parer aux conjectures des passants qu'il pourrait croiser. Mais il ne rencontra personne.

J'avais soin, moi, de marcher dans les champs bordant la route. Lorsque vous avez aperçu Maxime, vous êtes allé droit vers lui et avez échangé quelques mots que je n'ai pu entendre; mais, bientôt, vos voix se sont élevées.

—Je saurai vous en empêcher! disiez-vous avec colère.

—Essayez! répondit Maxime, avec un accent de pénétrante raillerie.

Puis, d'un bond, il s'élança vers la barrière. Jeune, alerte, robuste comme il est, il fut promptement au sommet de l'obstacle. Toutefois, pour redescendre, son fusil le gênait; il dut faire un mouvement qui découvrit sa poitrine....

Attendiez-vous ce mouvement, monsieur? Je l'ignore. Ce dont je me souviens, c'est de l'expression froidement résolue contenue dans votre regard, alors qu'armé d'un revolver vous visiez celui qui ne pouvait détourner l'agression.

Maxime tomba en poussant un cri d'agonie. Un autre cri, jailli de mon coeur, lui répondit. Vous vous êtes enfui sans essayer de porter secours.

Je vous aurais arrêté, tellement la douleur me donnait des forces, mais la précaution que j'avais prise de marcher dans les champs riverains de la route, me fit perdre un temps précieux. Lorsque j'arrivai à l'entrée de la clairière, vous étiez déjà loin.

J'allais chercher à franchir la barrière (Maxime étant tombé en dedans de la clôture), heureusement, j'entendis des pas et des voix. La prudence dompta mon désir et ma douleur. Le blessé allait être secouru; mieux valait qu'on ne me vît pas.

Je rentrai promptement sous le couvert des arbres, non, pourtant, sans avoir pu recueillir une preuve de votre présence. C'est probablement en tirant le revolver de votre poche que vous avez perdu ce mouchoir!

Palmyre déployait, en parlant, un carré de fine toile que M. Demattre ne pouvait nier lui appartenir.

Le magistrat ne répondit rien. Atterré, il regardait devant lui, avec des yeux dilatés par une attente horrible, pendant que ses mains, humides de sueur, s'agitaient fiévreusement sur le rebord de la table, où elles se posaient.

—Je m'étonne de vous voir trembler, dit la vieille fille d'une voix caressante. Auriez-vous moins de courage que moi? Puisque j'ai gardé ce secret, je ne veux vous [illegible], sans doute, aucun mal. J'ai pu trouver la force de rien laisser deviner de mes angoisses. Combien, pourtant, je souffrais en pensant que Maxime pouvait mourir, et qu'il m'était impossible de lui donner mes soins! Je vous le répète, ne craignez rien de moi puisque Maxime n'est pas mort: sa vie a préservé la vôtre!....

Il serait impossible d'exprimer par des mots le souffle passionné contenu dans cette déclaration de Palmyre. Maxime, on le voyait, était tout pour elle. Lui mort, rien n'eût arrêté sa vengeance.

Quelques minutes de silence succédèrent à ces révélations. M. Demattre le rompit. Sa voix ne laissait percer aucune émotion. Faible, mais distincte, elle conservait son timbre habituel froid et posé.

—Vous ne savez pas tout, mademoiselle, dit-il. J'avais offert un duel à M. Dutertre.

—Je le devinai à la manière dont Maxime répliqua, mais vous auriez cent fois [illegible] prouver que votre revolver a été déchargé dans une rencontre loyale. Au surplus, qu'importe? Maxime lui-même a reconnu l'avantage de ne point appeler l'attention publique sur cet accident. Il a eu mille fois raison. Vous lui avez fait la partie si belle! Tout autre femme que Cécile eût été émue de cette cohabitation forcée. Mais je vous le répète, son enfant la rend vulnérable.

Soyez certain que Maxime saura trouver le moyen de la faire trembler pour ce cher petit être, et elle se confiera à lui par amour excessif de son fils. Nous devons essayer d'empêcher ce résultat.

—Comment? dit M. Demattre.

—Fiez-vous à moi, autant que je me fie à vous. Écoutez, j'ai beaucoup travaillé depuis six mois. Je crois avoir saisi un fil conducteur. Je ne le perdrai pas. Deux fois, Maxime a reçu une visite, dont il paraissait être fort contrarié. Toutes deux furent faites par une femme, qui ne resta pas ici plus de quelques heures.

On l'a prise, à l'hôtel, pour une voyageuse arrêtée un moment dans notre petite ville.

Je sais le contraire, car j'ai vu qu'elle est allée chez Maxime, et chez lui seulement.

J'ai questionné avec adresse la vieille femme de ménage. Gothon n'avait pas aperçu la voyageuse, mais se souvint très bien que, pendant les deux jours correspondant à l'époque des visites, Maxime se montrait d'une extrême irritabilité.

De plus, une grande quantité de papiers avaient été consumés, puis soigneusement pulvérisés dans le beau brûle-parfum oriental, placé au milieu du petit salon.

Enfin, il y a trois jours, j'ai vu une ombre féminine se glisser dans le pavillon....

M. Demattre se souleva.

—Cécile! murmura-t-il d'une voix étouffée.

—Non. Pénétrez-vous bien de cette vérité qu'elle n'aime pas encore Maxime. La femme que j'ai vue est, d'ailleurs, moins grande et de formes plus massives que ne l'est Cécile. J'ai guetté toute la nuit. Elle n'est pas ressortie. Par où a-t-elle pu quitter le pavillon? Gothon a trouvé, comme d'habitude, les chambres grandes ouvertes. D'autre côté, nulle femme n'est arrivée ici depuis trois jours. Maxime, évidemment, cache une intrigue. Je la percerai à jour. Il était dangereux de demander, au sujet de sa correspondance, un renseignement, même futile, au directeur de la poste. Mais, vous le savez, je suis au mieux avec la directrice et je n'ai pas tardé à apprendre que Maxime reçoit beaucoup de lettres de Paris. Cela me semble caractéristique, vu le temps écoulé depuis son départ de cette ville. Un mystère, j'en suis convaincue, est caché sous ces circonstances. La mort de mon pauvre père me rend libre. Je partirai pour Paris dès ce soir. Vous seul, monsieur, saurez où je me rends. J'ai dit à ma soeur, et elle le répétera, que je vais à Saint-Lô régler diverses affaires d'intérêts.

Maintenant, comme je serai forcée d'employer quelques personnes à mes recherches, je vous renouvelle ma demande. Voulez-vous être mon allié?

Notre cause devenant commune, voulez-vous me faciliter les moyens d'être aidée et protégée par ceux qui peuvent le mieux faire réussir mes projets?

M. Demattre avait déjà saisi une plume. Deux lettres furent écrites, l'une au préfet de police, l'autre au chef de la police de Sûreté.

Palmyre les prit. Sa physionomie accusait une [illegible] de volonté indomptable.

—Tenez-moi au courant de ce qui se passera ici, dit-elle. Et, croyez-moi, je réussirai et je me vengerai!

Elle s'inclina légèrement et quitta le cabinet du magistrat avant que M. Demattre se levât pour la reconduire.

Resté seul, le magistrat inclina son front moite sur ses mains décharnées. Soudain, une sorte de hoquet convulsif secoua sa poitrine; il n'eut que le temps d'appuyer son mouchoir sur ses lèvres et le retira rouge de sang....

—Si j'étais sûr de la voir réussir! balbutia-t-il. Oh! qu'elle se hâte! qu'elle se hâte! Je ne puis plus attendre bien longtemps!....

Non, il ne pouvait plus attendre bien longtemps. La mort était empreinte sur ses traits défigurés, sur son teint plombé, dans ses yeux si profondément rentrés au creux de l'orbite.

La révélation de Palmyre avait provoqué une crise redoutable; [illegible]

XIV

COUP D'OEIL EN ARRIÈRE.

La haine de Palmyre ne l'avait pas aveuglée. Patiemment, froidement, elle avait analysé chacun des faits accomplis depuis six mois. Son entretien avec M. Demattre était le résumé de son incessante observation, et il prouvait bien la lucidité d'esprit [illegible] que le bon sens de la vieille fille.

Pas à pas, jour par jour, minute par minute, pour ainsi dire, elle avait suivi Maxime avec l'adresse d'un sauvage analysant les moindres indices fournis par le "sentier de la guerre."

Mme de la Gérandaye, soumise au même examen occulte, justifiait pleinement les paroles de Palmyre: "Sans son fils, Cécile serait invulnérable."

Cela était vrai de tous points: la jeune femme ne vivait que pour son enfant, n'avait de pensées que pour lui et pour l'époux enlevé si cruellement à son amour.

Ni la jeunesse, ni la bonne mine, ni l'esprit, ni la respectueuse affection de Maxime n'avaient fait une sérieuse impression sur le coeur de Cécile.

En dehors d'une reconnaissance gratitude, elle n'eût pu souffrir que le jeune homme occupât un instant sa pensée.

Mais Maxime, habile et sagace, lisait aussi bien que Palmyre dans le coeur de la jeune veuve.

Le petit Félix l'aiderait à triompher de tous les obstacles; il ferait naître des craintes à son sujet; il le défendrait contre cent dangers plus ou moins graves; il en deviendrait le plus sûr, le plus affectueux protecteur.

Ce plan si simple et, dans sa simplicité même, si facile à réaliser, fut tracé par Maxime avec une admirable supériorité.

Trois mois ne s'étaient pas écoulés depuis "l'accident", que les portes du château de la Gérandaye, rigoureusement closes pour tout autre, s'ouvraient devant lui.

Cécile, anxieuse pour son fils, écoutait ses conseils, lui soumettait ses moindres projets, le chargeait du soin de régler les nombreuses affaires, connexes de sa fortune.

Dans toutes ces occasions, Maxime faisait preuve d'une abnégation, d'un tact merveilleux. Il tournait toutes choses au profit du petit Félix, semblait faire bon marché des intérêts de la jeune mère, répétait souvent qu'il fallait, avant tout, préparer un magnifique avenir à l'enfant.

En un mot, Mme de la Gérandaye ne tarda pas à être persuadée qu'un semblable guide serait plus précieux pour son fils que tous les parents dont elle eût pu invoquer l'expérience.

Bientôt, aussi, certains faits, placés fortuitement en évidence sous ses yeux, la convainquirent que les plus grandes précautions devaient être prises pour sauvegarder Félix. Plusieurs fois, des accidents étranges semblèrent menacer l'enfant. Toujours Maxime le préserva.

Si Mme de la Gérandaye avait craint, un instant, la présence de Maxime dans sa solitude, elle dut, maintenant, renoncer à toute crainte, à penser que celui auquel elle avait dû être arrachée au sort le plus affreux était, également, un sauveur providentiel pour son fils.

Palmyre Fertin n'était pas seule à observer les progrès de Maxime dans l'intimité de Mme de la Gérandaye.

Une vive émotion avait été produite par "l'accident" arrivé au jeune homme, ainsi que par sa présence au château pendant la durée entière de la convalescence. Chacun avait cherché le mot de l'énigme; mais nul, sinon l'ancien commissaire de police, ne l'avait trouvé.

La famille de M. de la Gérandaye était, sur ce sujet, divisée d'opinion.

La belle Mme Bréset ne se fatigua pas longtemps l'esprit. Guidée par le dépit que lui causait la conduite de Maxime, elle jugea Cécile d'après la propre estime qu'elle s'accordait à elle-même.

—C'était une affaire entendue entre eux! Cette affirmation, portée sans preuve, donnait la mesure de la bonne volonté que Maxime eût rencontrée chez cette aimable personne. Mais, aussi, pourquoi l'imprudent, après avoir éveillé tant de chères sympathies, les avait-il dédaignées?

Palmyre Fertin, on le sait, gardait pour elle ses réflexions ainsi que le résultat de ses recherches. Sa soeur Angèle était trop peu intelligente pour être, sur ce sujet, autre chose que l'écho des sottises.

Seule, la vieille comtesse de Tourgeville se montrait réellement affectée de la marche des événements, et, souvent, elle exprimait à la sous-préfète le chagrin que lui causait la fatalité retentissante attachée au nom du neveu qu'elle regrettait toujours.

La sous-préfète, Mme Provenchère, née de Grailloe, n'osait émettre d'opinion formelle sachant combien, sur une affaire aussi délicate, elle risquait de compromettre ses hautes relations, de si fraîche date encore.

A part elle, cependant, une disposition assez marquée l'entraînait vers Mme Bréset. Peut-être, après tout, car la sous-préfète avait bon coeur, en voulait-elle simplement à Cécile de ne pas l'avoir prise pour confidente.

—Je l'aurais sauvée de ces imprudences, pensait-elle. J'aurais trouvé mille moyens plus pratiques de la rapprocher de Maxime.

Mme Provenchère avait daigné faire part de ces pensées à son mari. L'excellent homme ne cherchait pas grande finesse à tout cela. Il avait bonnement accepté la déclaration de son ancien secrétaire et souhaitait fort voir le jeune homme réussir.

—Que peut-il arriver de plus heureux pour tous deux? répétait-il; Mme de la Gérandaye a besoin d'un mari qui lui fasse oublier ses douleurs passées et d'un protecteur pour son fils.

Maxime, lui, a besoin qu'une belle situation de fortune mette en relief ses vagues capacités. Ah! s'il était en mon pouvoir de les marier dès demain! Comme ils ne tarderaient à m'en remercier!

Le docteur Dornan approuvait complètement M. Provenchère.

—Quel joli couple ils feraient! disait-il. Voilà trop de cérémonies, quand, en définitive, le mariage est tout ce qu'ils pouvaient imaginer de mieux. Ma foi! je ne croyais pas voir les choses tourner ainsi au bégueur, et je le regrette!

Une autre personne, encore, essayait de se tenir au courant de tous les bruits. C'était Madeleine Bourdin.

Mais, à l'exemple de Palmyre Fertin, elle gardait le silence sur son opinion personnelle et sur ses recherches.

En attendant, les semaines passaient sans qu'il parût, en somme, que Maxime avançât beaucoup vers le succès souhaité, pour lui, par le docteur Dornan et M. Provenchère.

Ce qui, d'abord, avait été une rumeur mal définie, devint chose établie pour tous les oisifs ou les mal disposés.

—Mme de la Gérandaye, franche coquette, ne voulait pas se donner un nouveau maître, car elle devrait partager sa fortune, fruit d'un crime. Elle préférait conserver les soins d'un amant. Un nouveau scandale s'ajoutait à cent autres! Ne ferait-elle pas mieux, cependant, de se remarier? Si toutefois, glissait-on charitablement, Maxime osait courir la terrible chance de succéder à ce pauvre M. de la Gérandaye.... ne ferait-elle pas mieux de se remarier que de se déshonorer ainsi et de souiller, une fois de plus, le nom de son enfant!

Ainsi, excepté pour deux ou trois personnes, Cécile de la Gérandaye, "l'empoisonneuse acquittée par miracle", était devenue la maîtresse de Maxime.

XV

[illegible]

Il résulte que, vis-à-vis de la jeune femme, si peu disposée qu'elle fût à écouter les rumeurs du dehors, comment n'en parvenait-il rien à son oreille?

Une servante dévouée, Catherine Martin, semblait veiller de coeur et d'âme à sa quiétude.

Alerte, vive, gaie, Catherine était la favorite du petit Félix et, par suite de Mme de la Gérandaye.

Depuis quelques jours, toutefois, la bonne humeur de la fille du "vieux Gilles" paraissait s'éteindre un peu. Aux questions de Cécile, elle répondait en rejetant ses préoccupations sur un malaise passager.

Mais un jour, elle sollicita de sa maîtresse un entretien secret qui lui fut accordé.

—Madame, permettez-moi de quitter votre service, dit-elle sans préambule.

—Vous désirez me quitter? répéta Cécile, étonnée.

—Oui, madame. Ne croyez pas, malgré ça, que je sois ingrate au point de le faire de ma propre volonté.

—Expliquez-vous, Catherine, je ne vous comprends pas. Qui donc, sinon vous-même, pourrait vous forcer à m'abandonner? Assurément, ce n'est pas votre père?

—Oh! non. La vraie vérité, c'est que j'ai peur ici....

—Allons! Qu'y a-t-il encore? interrogea vivement Mme de la Gérandaye.

—Je vous ai dit dans le temps, madame, bien avant le..., malheur arrivé à monsieur Dutertre, que j'avais plusieurs fois rencontré des gens inconnus au milieu du parc. Même, un jour, il était élancé un homme vers le petit M. Félix.

—Ces persécutions recommenceraient-elles? s'écria la jeune femme anxieuse.

—Pas pour le petit M. Félix, non madame, mais pour moi.... On me dit que si je reste au château je m'en repentirai, que l'on me surveille!

—Mais qui vous dit cela?

—Je n'en sais rien. C'est des lettres qu'on m'envoie.

—Montrez-moi ces lettres.

—Tenez, madame, est-ce que c'est pas effrayant!

Catherine tendait à sa maîtresse plusieurs morceaux de papier grossier, pliés en forme de lettres. Aucun timbre postal ne les avait touchés; l'écriture en était aussi évidemment déguisée que le style, et le contenu très laconique. On y menaçait Catherine, ou la raillait de son dévouement, on jurait de l'en faire repentir.

La pauvre fille ne rêvait plus que de malheurs terribles, pouvant fondre sur elle à l'improviste.

—Je ne veux pas causer de ça avec mon père, expliqua-t-elle bientôt. Il est vieux, il devient faible et chétif. Pour sûr, il en tomberait malade.

—Vous avez raison. Néanmoins, il faut essayer de découvrir le but de ces étranges menaces.

—Mais comment, madame? Ça va faire encore des dires à n'en plus finir, et, pour sûr, la Gérandaye n'en a pas besoin d'autres!

—Non, certainement, hélas! Je vais écrire un mot au docteur Dornan. Vous irez le porter vous-même et gardez-vous d'en parler à personne.

La jeune femme écrivit rapidement quelques lignes, les mit sous enveloppe et les confia à Catherine.

Lorsque la jeune fille l'eut quittée, Mme de la Gérandaye laissa retomber avec découragement ses mains croisées sur ses genoux.

—Qui donc s'acharne ainsi contre moi, contre mon fils? se demandait-elle avec angoisse. Tout repos m'est-il absolument interdit? Dois-je toujours trembler? toujours redouter mille embûches? Comment déjouer les coups portés avec une habileté si subtile? Non! je ne puis lutter.... mais je peux fuir bien loin, en emportant mon cher Félix!....

La jeune veuve s'était levée. Dans ce mouvement, elle heurta son corsage, un bruit métallique suivit; le porte-miniature en argent contenant le portrait de M. de la Gérandaye venait de tomber. Cécile releva le cadre en tressaillant.

—Pardon! mon Armand, murmura-t-elle. Pardon de songer à te quitter; mais je veux sauver ton fils, notre fils!...

Elle était bien belle en prononçant ces mots. Son teint délicat se couvrait d'une rougeur qui faisait valoir l'éclat de ses yeux, brillant du feu de la volonté, et de ses lèvres, légèrement entr'ouvertes pour laisser passage au souffle précipité de son coeur.

....

—Qu'est-ce que vous donne ce visage animé, cet air résolu? dit une voix joyeuse. Un bonheur inattendu, je l'espère?

Cécile se retourna. Le docteur venait d'entrer, conduit par Catherine.

—Ah! monsieur Dornan, avec quelle impatience je vous attendais!.... Sortez, Catherine.... Asseyez-vous, docteur. Vous êtes mon ami, n'est-ce pas?

—Si vous en doutez, madame....

—Non! Mais j'ai grand besoin, bien grand besoin de mieux me persuader encore que je puis compter sur un ami vrai, sûr, dévoué.

—Madame....

—Écoutez-moi tranquillement. Il me faut prendre une résolution extrême. J'ai confiance en vous, aidez-moi de vos avis.

—Disposez de ma bonne volonté, de mon expérience, si je puis vous être vraiment utile.

—Voici ce qui se passe, lisez, répondit Mme de la Gérandaye, en remettant au docteur les lettres communiquées par Catherine Martin.

Le docteur lut. A mesure qu'il avançait, son visage devenait plus sombre.

—Ceci est grave! dit-il.

—Je l'ai pensé comme vous.

—Il faudrait peut-être instruire le parquet....

—Ne prononcez jamais ce nom! interrompit vivement la jeune femme. Vous ne savez pas ce qu'il réveille en moi de cruelle douleur!

—Alors, je ne vois plus qu'une chose: appelons à notre confrère M. Dutertre.

Cécile secoua la tête.

—J'y avais songé, je l'avoue, dit-elle; mais j'ai trouvé un meilleur moyen de tout arranger. Seulement, il me faut votre aide....

—Je vous écoute.

—Je vais abandonner la Gérandaye. Je ferai courir le bruit d'une simple visite dans les propriétés que je possède près d'Alençon. En réalité, je partirai, soit pour Nice, soit pour Cannes. Vous seul, docteur, connaîtrez ma retraite. Vous me garderez le secret et vous voudrez bien prendre la peine de veiller aux intérêts de mon fils et aux miens.

—Vous ne songez pas sérieusement à prendre un semblable parti? s'écria le docteur.

—N'est-il pas sage? Ici, aucune sécurité pour mon fils; par suite, aucune tranquillité pour moi. Mon éloignement mettra fin à cette [illegible] situation.

—Madame, réfléchissez bien. Vous vous laissez dominer par une appréhension, très légitime, je le reconnais; mais si vous exécutiez votre projet, il en résulterait, croyez-moi, de graves inconvénients.

—Je n'en vois aucun.

—Parce que vous agissez et pensez dans le feu de la passion. Vous avez fait appel à mon expérience, je la mets à votre service. Croyez-vous donc, madame, échapper par la fuite à cette étrange persécution? Nullement. Ceux ou celles qui vous poursuivent ont bien pris leurs mesures. Ils savent que votre situation de fortune exige une attention, des soins dont il vous est impossible de vous affranchir.

Supposons votre habitation transférée à Nice, il vous faudrait toujours écrire, ne fût-ce que pour recevoir vos revenus et pour parer aux éventualités possibles. Vous m'adresserez vos lettres, soit! Mais serait-il en mon pouvoir d'empêcher de parler le facteur des postes [illegible]?

Vous me donneriez, je suppose, une procuration générale. En admettant que je l'acceptasse, puis-je empêcher le conseil de famille de s'occuper de Félix ou de vous, et de désirer, à un moment ou à l'autre, à vous seule vos communications quelconques. Je ne puis même pas [illegible] la possibilité de ma mort. A mon âge, moins peut-être que pendant la jeunesse, on n'aime à [illegible] à cette grande échéance.

Deux choses restent possibles et sont raisonnables.

Vous écartez la première: elle nous reporte à une époque très douloureuse, n'en parlons plus.

Mais je persiste à croire que vous devez vous fier à [illegible].

M. Dutertre est avocat; il saura, sans que vous ayez à intervenir, saisir les fils de cette intrigue, protéger vos intérêts, sauvegarder votre repos. Vous ne pouvez mettre en doute son dévouement.

—Non! ou alors je serais bien ingrate! Cependant, laissez-moi vous faire observer que je crains d'avoir, depuis quelque temps, trop oublié vis-à-vis de M. Dutertre, ma résolution de rester morte au monde. Les lettres adressées à Catherine ne sont pas les seules qui aient franchi la porte du château. J'en ai reçu, moi aussi....

Cécile s'arrêta. Une rougeur intense couvrait son front si noble, et pur, et des pleurs brillaient dans ses yeux profonds.

M. Dornan vit la douleur, la honte contre lesquelles luttait la pauvre jeune femme.

—Ne parlez pas davantage, dit-il vivement, ces calomnies infâmes, je les connais!

—Vous les connaissez et....

—Je ne vous avertissais pas, acheva-t-il; j'espérais—je me suis malheureusement trompé—que les calomniateurs vous respecteraient trop pour souiller vos regards de ces lâchetés. Tout, pour moi, se bornerait à des clabaudages. Je dois, maintenant, parler comme un ami, comme un père. Mon âge, madame, autorise cette prétention. Écoutez-moi.

Vous n'êtes pas de force, pauvre âme brisée, à lutter contre la méchanceté qui s'acharne à votre perte morale et matérielle. Il vous faut un solide, un loyal appui. Confondez la calomnie, confondez vos ennemis en vous abritant sous une protection inattaquable: épousez M. Dutertre.

Cécile poussa un cri.

—Épouser M. Dutertre.

—Pardon, reprit le docteur, de vous avoir parlé avec trop peu de ménagements. Je vous ai, du moins, donné le meilleur conseil, la manière la plus honorable de sortir de ces mystères qui vous enveloppent, de ces terreurs qui vous lassent.

Vous vous êtiez juré de garder intact un souvenir sacré. Je me blâmerais si, vous voyant dans des conditions ordinaires, je vous poussais à manquer à votre promesse. Les choses ne sont pas ainsi. Vous n'êtes pas seulement veuve, vous êtes mère. Vous devez vouloir que l'avenir de votre fils soit dignement, noblement préparé. Vous n'y pourriez suffire.

Mais Maxime Dutertre aimera votre enfant, parce qu'il vous aime; je devrais dire parce qu'il l'aime déjà: Félix ne s'y trompe pas. L'enfance sait reconnaître ceux qui ont de l'affection pour elle.

Pensez à cela, madame, pensez-y longuement, pas trop longuement, toutefois, car il y va, croyez-moi, de votre vie, de votre dignité, de mettre fin à une situation aussi embarrassante. On vous [illegible] sans pitié aujourd'hui, mais Maxime Dutertre est de taille à tenir tête à n'importe quelle cabale. Au revoir, madame, il vaut mieux que je vous quitte. Vous m'en voulez, à l'heure présente. Demain, vous serez de mon avis. Je l'espère du moins et le souhaite vivement.

Profitant de la stupeur où cette communication jetait Cécile, M. Dornan était loin avant que la jeune femme fût certaine d'avoir bien tout entendu.

—Me remarier! balbutia-t-elle enfin. Me remarier! O Armand! Armand!

Fondant en larmes, elle se jurait de ne plus revoir ni le docteur ni Maxime.

XVI

LA FENÊTRE OUVERTE.

Deux jours plus tard, les idées de Mme de la Gérandaye, en ce qui concernait le docteur, changèrent.

Félix avait ressenti un très fort accès de fièvre. Sa peau était brûlante, son teint d'une couleur particulière. L'accès passé, il parut remis, puis la fièvre revint plus violente, accompagnée de symptômes cérébraux.

Alarmée, Mme de la Gérandaye envoya chercher le docteur, qui arriva aussitôt. Il diagnostiqua une méningite intense.

Des précautions étaient à prendre pour que la marche régulière de la maladie ne fût pas entravée. D'ailleurs, les apparences étaient rassurantes.

La jeune mère et Catherine ne quittèrent plus le chevet de l'enfant. Tout allait parfaitement, la période de convalescence ne tarderait pas à commencer.

Le dixième jour, dans l'après-midi, Mme de la Gérandaye se trouva prise d'une migraine tellement violente qu'en dépit de sa ferme volonté elle dut se résigner à se coucher, non sans avoir recommandé à Catherine de l'avertir si l'enfant semblait être souffrant.

La chambre habitée par la jeune femme, depuis son retour au château, était une de ces immenses pièces comme on en rencontre dans les vieilles constructions, pièces où tiendrait à l'aise un petit appartement moderne.

Le lit de l'enfant était placé près de celui de sa mère; mais Félix, encore tourmenté par la fièvre, dormait peu et voulait toujours voir "la petite chandelle," c'est-à-dire une jolie veilleuse disposée à portée de sa vue.

Mme de la Gérandaye ne put, car elle souffrait trop, rester dans le rayon de cette lueur, pourtant très adoucie. Elle alla s'étendre, toute vêtue, sur un canapé placé à l'autre extrémité de la chambre. Un léger sommeil finit par la calmer.

Une sensation de froid, comme une bouffée de vent, la réveilla. Surprise, elle se dressa debout. La fenêtre, située à peu près en face du lit de Félix, était entr'ouverte.

La jeune mère poussa un cri. D'un bond prodigieux, elle se jeta à la fenêtre et la ferma: d'un autre bond, elle se trouva à côté de son fils, que cet air humide et froid pouvait frapper mortellement.

Par un hasard heureux, le petit malade reposait, la tête tournée du côté opposé à la fenêtre. Son corps soigneusement enveloppé dans les couvertures, témoignait que nulle souffrance, la respiration se montrait calme, régulière.

Cécile tomba sur les genoux. Une exclamation passionnée s'échappa de ses lèvres, en même temps que plusieurs sanglots convulsifs, arrachés par la terreur éprouvée.

—Madame! madame! qu'y a-t-il? demanda Catherine, subitement enlevée au sommeil qu'elle prenait dans une large bergère.

Mme de la Gérandaye se leva, indignée.

—Quelle idée vous a donc pris, malheureuse, dit-elle, d'ouvrir cette fenêtre?

Les protestations de Catherine l'interrompirent.

—Madame! moi, j'aurais ouvert la fenêtre!....

—Personne autre que vous ne peut y avoir songé, puisque nous sommes seules avec Félix.

Sous l'impression d'une terreur violente, les yeux de Catherine s'agrandirent.

—Madame! êtes-vous bien sûre de ça? Vous ne l'avez pas rêvé?

—Si j'en suis certaine! Puisse mon pauvre enfant ne pas être victime de votre odieux caprice!

—Madame! madame, pouvez-vous m'accuser?

Et Catherine pleurait à chaudes larmes.

—Vous regretterez ces paroles-là, madame, poursuivit-elle. Allez, quand je serai loin, vous penserez plus d'une fois à moi!

Mme de la Gérandaye fut touchée de cet accent plaintif et vrai. Subitement, une pensée nouvelle se fit jour dans son esprit:

Catherine ne mentait pas!.... mais alors?

Un tremblement nerveux la secoua tout entière.

Alors!.... alors!.... quelle main invisible s'acharnait contre son dernier bonheur?....

—Catherine, dit-elle, vous paraissiez dormir profondément tout à l'heure?

—Pardonnez-moi, madame....Oui, je dormais, j'étais si fatiguée! Mais c'est pas une raison pour....

—Rappelez-vous bien ce que vous avez pu voir ou entendre depuis l'instant où je suis allée me placer sur le canapé.

—Je n'ai rien vu ni rien entendu. Ah! pourtant, je me trompe. On a frôlé la porte, mais j'ai cru que c'était un des chiens.

—Vous êtes sûre que l'on a touché la porte?

—Bien sûre. Oh! mais, madame, répondit Catherine en pâlissant, j'y pense..., la porte frôlée, la fenêtre ouverte!... Mon Dieu! on a voulu nous assassiner!

En proie à une terrible panique, la jeune servante étreignait avec force la main de sa maîtresse.

Mme de la Gérandaye se dégagea doucement. Elle était aussi pâle que Catherine, mais avait repris son sang-froid.

—Gardez pour vous ce qui vient de se passer, dit-elle. Je vous l'ordonne expressément. Je demanderai conseil au docteur Dornan.

—Il ne m'appartient pas de vous commander, madame; mais, si j'osais, je vous dirais de parler aussi à M. Dutertre. Il aime tant le petit M. Félix. Il saurait bien vite faire cesser toutes ces horribles méchancetés. Pour ce qui est de moi je lui dirai....

—Je vous prie, Catherine, de ne vous mêler de rien. La chose est trop grave pour en compromettre le succès par une indiscrétion. Allez, à présent, vous reposer. Je resterai seule à veiller.

—Mais, madame....

—Je suffirai largement à tout. Allez vous reposer, je le répète.

Catherine sortit, non sans promener autour d'elle un regard effaré. Si elle allait rencontrer le malfaiteur dont la présence venait d'être signalée par ce fait de la fenêtre ouverte!....

Mme de la Gérandaye alluma une bougie et fit une exacte revue de la chambre, sans rien trouver qui n'y dût être. Elle tira le verrou intérieur de la porte et revint à la fenêtre qu'elle examina. Aucun signe de pression ne s'y voyait.

La jeune femme s'assit au pied du lit de Félix et se livra à ses réflexions.

Un vague sentiment de peur la faisait frissonner.

Le mystère au milieu duquel elle marchait depuis si longtemps s'épaississait encore.

Soupçonner Catherine était chose impossible. La pauvre fille avait donné trop de preuves de dévouement. Elle aimait trop Félix. D'ailleurs, sa voix avait un accent de vérité, son regard un effroi que la plus habile comédienne aurait eu grand'peine à imiter.

Il fallait agir, néanmoins, agir promptement. N'était-ce pas le plus cher du coeur de la jeune femme, l'existence de son fils, qu'un ennemi implacable menaçait?

A qui recourir? A Maxime? Oui, il est bon, il se dévouera; mais comment le docteur Dornan a-t-il osé?....

Cécile ne pense plus à la souffrance qu'elle éprouve encore. Attentive, elle épie le visage de son fils, craignant d'y surprendre des symptômes défavorables. Heureusement, l'enfant repose tranquille. La criminelle tentative dont il eût pu être victime reste vaine.

L'aube blanchit le ciel. Peu à peu, le soleil dissipe les nuées, la lumière pénètre à flots dans la chambre; ses rayons font jaillir une petite étincelle au fond d'un coin, sombre encore, touchant à la fenêtre fatale.

Cette étincelle frappe les yeux de Cécile, qui s'avance et relève sur le tapis un couteau à manche grossier, à pointe soigneusement affilée.

La pauvre mère frémit. De quelle main est tombé ce couteau? Y a-t-il un traître dans sa propre maison?

En ce moment, un coup était frappé à la porte. Cécile ouvrit. Le jardinier se présenta.

—Madame, dit-il, je ne voudrais pas vous effrayer, mais on a encore cherché à entrer ici. Le massif sous la fenêtre est tout écrasé!

Mme de la Gérandaye appela Catherine et sortit avec le jardinier.

Ce qu'annonçait cet homme était vrai. Le massif portait, très distinctes, des marques de passage.

La jeune femme eut à peine la force d'intimer au jardinier, comme elle l'avait fait à Catherine, le silence sur ces choses. Elle se sentait défaillir, des images sanglantes passaient devant ses yeux. Rien ne pouvait plus justifier l'horreur qu'elle gardait pour avertir le procureur de la République. Elle ne pouvait compromettre plus longtemps le salut de son fils.

Elle rentra chez elle, se mit à son bureau et essaya de rassembler ses pensées pour écrire au magistrat. En ce moment même, le docteur venait visiter le petit Félix.

XVII

UNE NOUVELLE LETTRE.

M. Dornan fut frappé de l'altération du visage de la jeune femme. En quelques mots, Cécile lui apprit tout.

—Madame, répondit-il, vous ne pourrez, je le crains pour votre sensibilité, garder ces choses secrètes. Il vaudrait mieux....

—J'ai pensé comme vous, dit-elle précipitamment. Ne prononcez pas un mot de plus. Ne serait-ce pas trop, pour moi, de voir cet homme? Enfin, je ne puis hésiter. Voulez-vous me rendre le service de vous charger de ma lettre?

—A moins, reprit le docteur, que vous n'écoutiez la voix de la raison! Une fois de plus, je vous parle en ami. Croyez-moi, n'appelez pas, de nouveau, sur vous l'attention des oisifs; mais donnez à votre fils, donnez à vous-même un protecteur dévoué. Vous pourrez alors braver toutes ces terreurs.

On entendait le bruit d'un pas rapide sur le sable de l'avenue principale.

Le docteur Dornan souleva le rideau de la fenêtre.

—Ah! s'écria-t-il, meilleure rencontre serait impossible; M. Dutertre vient ici.

Mme de la Gérandaye restait interdite. Catherine entra annoncer que M. Dutertre demandait à être introduit pour affaires importantes.

—Madame, dit le jeune homme, en entrant sur les pas de la servante et en faisant une profonde inclination, je n'ai pu choisir le jour ni l'heure, car il y avait urgence à ce que je vous visse le plus tôt possible. Je vais droit au but. Rien n'a-t-il troublé cette nuit la tranquillité de votre maison?

—Vous savez?..... ne put s'empêcher de dire Cécile.

—Un misérable s'est introduit dans le jardin. Je l'avais aperçu, car je revenais de chez mon ami de Rambrey. Je me détournai de mon chemin afin de réveiller le vieux Gilles et d'essayer de vous préserver en donnant l'alarme, lorsque j'ai vu le même homme revenir en hâte, franchir la grille, à l'aide des branches d'un arbre de la clôture, et tomber dans le fossé.

Un peu étourdi de sa chute, il restait sans mouvement. Je me suis jeté sur lui. [illegible]

Je l'ai maintenu et j'ai crié; probablement ne m'a-t-on pas entendu. Mon prisonnier faisait des soubresauts terribles; je me sentais défaillir, car il était de beaucoup plus fort que moi. Il a fini par m'échapper pour s'enfuir. Je l'ai suivi et j'ai acquis la preuve que celui-là, du moins, madame, ne vous menacera plus.

—Que signifie?

—Lui et son secret ont été ensevelis dans la Vire.

—Dans la Vire! dit Mme de la Gérandaye, au comble de la surprise.

—Je voulais savoir, reprit Maxime, s'il avait agi de lui-même ou s'il n'était qu'un instrument. Vous jugez, madame, si je tenais à le capturer vivant. Mais, dans sa course folle, il s'est trouvé acculé au bord de la rivière. Peut-être n'a-t-il pu modérer son élan......La Vire est très haute en ce moment. Lorsque je suis arrivé à mon tour sur la berge, le misérable était déjà emporté au loin par le courant. J'ai tenté de le sauver et n'ai pas réussi.

Lorsque, aidé par deux paysans, je l'ai ramené à terre, il était mort. En cherchant à le rappeler à la vie, un portefeuille est tombé de ses vêtements. Les paysans qui joignaient leurs efforts aux miens n'ont aucune instruction. Il m'a été possible, sans exciter leurs soupçons, de prendre non seulement connaissance des papiers renfermés dans le portefeuille, mais de m'emparer d'un billet menaçant, adressé à Catherine Martin, votre femme de chambre, madame.

—Avez-vous ce billet? demanda Cécile.

—Le voici.

C'était, en tout, la reproduction: papier, style, écriture des lettres que Mme de la Gérandaye possédait déjà, lettres dont le contenu avait si fort ému et si fort effrayé Catherine Martin. Impossible de s'y tromper, quoique les caractères fussent un peu altérés par l'eau.

—Connaissez-vous, monsieur, le nom de cet homme? demanda encore Cécile.

—C'est un repris de justice des plus dangereux: Antoine!

Mme de la Gérandaye et le docteur Dornan frissonnèrent. Antoine n'était que trop connu dans le pays, où il avait commis des vols audacieux et un assassinat atroce, pour lequel il était allé au bagne.

—Actuellement, dit le docteur, reprenant le premier son sang-froid, il nous faut savoir qui le faisait agir. Nous devons, aussi, décider une question: Mme de la Gérandaye doit-elle dénoncer l'alerte de cette nuit?

—Si vous vous y résignez, madame, dit Maxime, permettez-moi de prendre en main la direction de cette affaire. Je retarderai mon départ....

—Comment, vous partez? interrompit M. Dornan. Un simple voyage, je l'espère?

—Je ne reviendrai plus ici.

—Belle folie!

—Folie, soit! mais, si je veux vivre, il me faut l'accomplir.

—Eh! morbleu! trouvez plutôt le moyen de vivre en restant! s'écria le docteur, qui, saisissant son chapeau, bredouilla une excuse: on l'attendait pour un malade gravement atteint.

En conséquence, il salua, promit de revenir sans retard s'informer de la décision de Mme de la Gérandaye, relativement à l'alerte de la nuit, et disparut avant que la jeune femme eût pu s'opposer à sa sortie.

XVIII

L'AVEU.

Plus blanche que le peignoir de mousseline dont elle était enveloppée, Cécile restait debout, appuyée au fauteuil qu'elle avait quitté dès les premiers mots prononcés par le docteur.

Elle sentait qu'une phase nouvelle de sa vie se décidait, et son coeur se tordait, et son âme se refusait à supporter le tumulte des pensées qui l'envahissaient.

Maxime était bien pâle; néanmoins, il se rapprocha résolument de la jeune femme, et levant sur elle son regard ferme, quoique très doux:

—Madame, pardonnez-moi si je vous dis, enfin! que je vous aime. Faudrait-il entourer cet aveu de précautions, de réticences calculées; à quoi bon? Vous aviez deviné mon secret et vous m'accuseriez mérité ce manque de sincérité. Mon amour n'est pas de ceux que l'on doive cacher comme une honte: il est fort, parce qu'il est loyal; il est dévoué, parce qu'il est vrai et profond.

Vous avez gardé un souvenir dont j'admire l'ardente fidélité. Il vous a, je crois, encore idéalisée à mes yeux!....

Voulez-vous mettre votre main dans la mienne?.... je vous jure que vous serez heureuse....

Ne voulez-vous accepter que mon dévouement? Permettez-moi de vous quitter. Je veillerai sur vous de loin, mais je ne puis plus vivre près de vous, être parfois admis devant vous; je souffre trop! plus que je ne pourrais longtemps le supporter, et je ne veux pas vous offenser par ma douleur ou par d'imprudentes paroles....

Maxime s'arrêta; une légère rougeur couvrait, maintenant, les traits de Mme de la Gérandaye.

—J'aurais désiré, dit-elle, que semblable entretien n'eût jamais eu lieu. Je répondrai, cependant, franchement à des paroles aussi franches.... S'il m'était possible d'oublier, je saurais vous dire: "Restez!"

Mais qui suis-je? Une femme au coeur cruellement brisé, une mère exclusivement dévouée à son enfant.... Si une affection nouvelle pouvait naître au milieu de ces sentiments, elle serait trop pâle, trop indigne de votre amour....

—Non! non! s'écria Maxime en pressant les mains de la jeune femme.

Cette affection, je l'accueillerais comme un rayon d'espérance. Elle serait le premier effet de votre âme renaissant à la vie!

Oh! madame, je la veux, cette affection, cette affection qui vous semble si pâle! Elle est, pour moi, plus que l'amour ardent de toute autre femme.... Ne me repoussez plus! J'attendrai encore..., des jours, des mois, des années, s'il le faut.... Mais, ô Cécile, Cécile! dites: "Maxime, espérez!"

Une porte qui s'ouvrait arrêta la réponse. Catherine, précédant la comtesse de Tourgeville, entrait dans la chambre.

Cécile se rejeta en arrière; mais Maxime, s'avançant vers la vieille dame, la salua respectueusement et la conduisit vers un fauteuil, où elle s'assit.

—Vous n'avez pas l'air d'être satisfaite de me voir, ma nièce! dit Mme de Tourgeville, en appuyant sur ce mot avec une douceur toute particulière.

Cécile tressaillit, mais ne répondit pas.

—Eh bien! ne m'avez-vous pas entendue, mon enfant? reprit la comtesse en accentuant encore la douceur de sa voix.

Des larmes montèrent aux yeux de la jeune femme. Elle se jeta dans les bras de Mme de Tourgeville, qui la reçut en baisant affectueusement son front.

—Oh! madame, s'écria-t-elle presque involontairement, pourquoi ne m'avez-vous pas toujours parlé ainsi?

—Hélas! mon enfant, parce que j'étais aveugle et entêtée. Mais j'ai rencontré un savant docteur qui m'a guérie de ces deux infirmités, acheva la vieille dame en tendant avec grâce vers Maxime une main qu'il porta à ses lèvres.

Cécile sanglotait et ces sanglots la soulageaient. Un geste de Mme de Tourgeville avertit le jeune homme. Il salua et sortit sans bruit.

—Nous sommes seules, maintenant, reprit au bout d'un instant la comtesse. Calmez-vous, mon enfant, puis causons. Vous devez bien penser que je ne viens pas chez vous pour la première fois, à cette heure, sans un motif grave.

Cécile, essayant de prendre un peu de calme, s'assit près de la vieille parente. Mme de Tourgeville parut se recueillir.

—Ma nièce, dit-elle enfin, car je veux désormais vous donner ce titre, ma nièce, j'ai été dure envers vous, plus que dure, cruelle! Je le sais trop. Je veux vous prouver mes regrets en vous détournant de la voie dangereuse où vous paraissez persister à rester engagée. Vous poursuivez l'impossible, mon enfant, en vous isolant. Votre âge, votre beauté, votre fortune font des envieux et laissent aisément prise à la calomnie. Votre intérêt, ce qui vous est, je le sais, infiniment plus précieux, l'intérêt de votre fils, exige une décision ferme. Vous devez vous remarier.

—Vous me parlez ainsi, madame, vous qui avez connu Armand! vous qui l'avez tant aimé!

—Je vous prouve la sincérité de mon affection. Je ne cacherai rien. Pendant votre.... Enfin, pendant les événements que je ne veux point rappeler, je commençai à croire m'être trompée à votre égard. Puis, lorsque je vous vis, gardant une retraite absolue, vous consacrer toute à votre enfant, je fus convaincue de mon injustice. Même, je l'avoue, j'aurais désiré vous le dire: ma fierté m'en a dissuadée.

Plus tard, se sont fait jour les rumeurs de S.... puis celles qui ont eu pour objet l'accident survenu à M. Dutertre et votre apparente intimité avec ce jeune homme.

J'ai souffert, beaucoup souffert. Le nom de mon cher Armand était devenu, une fois encore, la proie des méchants!...... Étiez-vous innocente? Mes anciennes préventions seraient, je le dis loyalement, revenues; mais M. Dutertre m'a demandé une entrevue.

Je refusai d'abord de le recevoir. Je suis, aujourd'hui, très heureuse de l'avoir entendu. Vous ne sauriez croire la délicatesse, le tact, le dévouement dont M. Dutertre a fait preuve! Si je vous parle de la sorte, moi, proche parente de votre mari, que j'aimais comme un fils, il faut me croire. D'autres raisons s'imposent, d'ailleurs.

Ce matin, avant sept heures, Angèle Fertin venait chez moi pour me dire que, de nouveau, "Maxime avait rôdé toute la nuit autour de votre maison, qu'un homme avait été trouvé noyé, non loin d'ici, par M. Dutertre et deux paysans, ce qui n'est pas naturel."

Pardon de vous répéter ces expressions et ces insinuations, également venimeuses.

Immédiatement, j'ai résolu de vous voir et je me suis fait habiller.

Ma toilette, très sommaire pourtant, n'était pas achevée, que l'infatigable Angèle revenait m'annoncer la visite de Maxime à la Gérandaye.

Un espionnage en règle est donc organisé autour de vous. Ne sachant que je viens de surprendre entre vous et M. Dutertre, Catherine, malgré son dévouement, en dira quelques mots. Les domestiques, aussi, savent en quelle compagnie le docteur Dornan vous a laissée.

La comtesse s'arrêta.

—Madame, répondit la jeune femme, vous me parlez en mère affectueuse, je le sens. Ma position est étrangement difficile, je marche de mystère en mystère. Une influence que je ne puis définir semble peser sur moi. Cette nuit, encore a été terrible.

Mme de Tourgeville frémit comme frémissait Mme de la Gérandaye, en racontant les scènes de la nuit et l'épilogue ajouté par Maxime.

—Tout ceci, dit la comtesse, lorsqu'elle eut pu recouvrer son sang-froid, tout ceci prouve la nécessité absolue, pour vous, de suivre mon conseil. Je suis, ma chère Cécile, vous ne pourrez, seule, mener à bien la lourde tâche de protéger l'avenir de votre fils. Je suis trop vieille pour vous être longtemps utile, et nos autres parents gardent trop de préventions pour vous aider comme ils devraient le faire. Pensez-vous que je verrais tranquillement le sort de mon petit-neveu passer entre les mains d'un second mari de ma nièce, si je n'étais persuadée de la loyauté, du dévouement de M. Dutertre? Nul, parmi ceux dont la situation autoriserait la recherche de votre main, nul ne me semble réunir autant de qualités. Il a, de plus, une capacité hors ligne que votre fortune personnelle aidera à mettre en relief. Ne le repoussez pas, et je m'engage à empêcher les membres du conseil de famille de vous enlever la tutelle de Félix.

—N'insistez pas davantage, madame, je vous en prie! Vous avez probablement raison, mais vos paroles déchirent mon âme....

—Cependant, interrompit la comtesse, redevenue rigide, lorsque, tout à l'heure, je suis entrée, votre âme ne paraissait pas trop souffrir de l'éloquence de M. Dutertre!!

—Oh! madame, vous me blessez une fois de plus bien injustement! M. Dutertre m'avouait son amour; mais moi....

—Vous? acheva Mme de Tourgeville, convaincue par cet accent digne et vrai. Vous, comme une pauvre petite inexpérimentée que vous êtes, vous refusiez sans doute! Raisonnons mieux, mon enfant. Je ne vous quitte pas de la journée; mais, pour nous remettre un peu, conduisez-moi vers Félix.... Il y a si longtemps que je ne l'ai embrassé!

XIX

LE MOURANT.

Une quinzaine de jours après la visite de Mme de Tourgeville, le mariage projeté entre Cécile et Maxime était connu. Les publications officielles avaient commencé. Naturellement, les propos de toute sorte allaient un train d'enfer, de même que les suppositions sur les avantages matériels ainsi obtenus par le jeune homme.

L'ensemble des opinions diverses pouvait, d'ailleurs, se résumer en une phrase dite par le gros marchand de bois, M. Bréset, phrase évidemment inspirée par sa femme.

—Eh bien! j'aime mieux lui voir courir cette aventure que d'être à sa place. Il lui faut un rude courage. Amant! je ne dis pas; la petite pourrait être plus désagréable.... Mais mari!.... après les anciennes histoires. Brrr!!....

Le docteur Dornan rayonnait. De même, aussi, le sous-préfet. Tous deux devaient être les témoins de Mme de la Gérandaye.

La sous-préfète était moins bien disposée, car Cécile avait exprimé le désir formel que les témoins et la comtesse de Tourgeville assistassent seuls au mariage.

Or, Mme Provenchère "née de Grailloe," la sous-préfète, regardait un peu cette décision comme une injure personnelle et se promettait, à l'occasion, d'en témoigner son déplaisir.

L'avant-veille de la cérémonie, vers neuf heures du soir, Mme de la Gérandaye allait, après le départ de Maxime, se retirer dans sa chambre, lorsque le bruit d'une voiture se fit entendre.

Catherine vint, bientôt, très mystérieuse, solliciter une entrevue "pour une personne qui avait des choses pressées à dire, de la part de la comtesse de Tourgeville."

—Faites entrer, répondit Cécile étonnée.

Catherine introduisit un homme enveloppé dans un grand manteau et dont le visage était dissimulé sous un chapeau à larges bords très amples. Il attendit, pour parler, que la jeune fille se fût retirée. Alors, seulement, il s'avança vers le cercle lumineux projeté par la lampe et, se découvrant, il s'inclina.

Mme de la Gérandaye eut un cri d'angoisse.

—Vous! vous!!

—Moi! répondit la voix affaiblie de M. Demattre, le magistrat.

—Mais pourquoi? Que venez-vous faire ici? Voulez-vous me tuer!

—Calmez-vous, madame, je vous le demande en grâce! A genoux! Écoutez-moi je ne vous importunerai pas longtemps.... Ne voyez-vous pas que je meurs?

Cécile trembla. Elle venait de jeter les yeux sur ce visage décomposé, aux traits livides.

—Pourquoi une telle imprudence? dit-elle plus doucement. Que voulez-vous donc?

—Ce que je veux! s'écria-t-il dans une explosion passionnée, ce que je veux! C'est de ne pas mourir avant de vous avoir dit avec quelle ardeur, quel désespoir je vous aime!

Cécile recula précipitamment, il la suivit:

—Ne me fuyez pas! dit-il en laissant couler ses larmes. Restez un instant, rien qu'un instant! Vous m'accusez de vous tuer et c'est vous qui me tuez.... C'est pour vous que je vais mourir!....

Depuis le terrible moment où, dans l'effroyable malheur de vous traiter en coupable, vous vous êtes emparée de mon être tout entier.... Par vous seule, je vivais; mais, hélas! quel espoir me restait? Votre pensée enchaînait mes pensées.... Pour vous j'ai tout subi..., et, fou de désespoir, j'ai essayé de me venger!....

Une lueur subite se fit dans l'esprit de Cécile:

—Vous étiez l'assassin de Maxime? s'écria-t-elle.

—Oui, je ne le nierai pas. Je préfère, maintenant, n'avoir pas réussi. L'approche de la mort éclaire toutes choses d'une façon bien différente de celle à laquelle la vie nous avait accoutumés.

Cependant, comprenez ma douleur! Vous que j'ai aimée si ardemment, si naïvement!..... Vous, appartenant à un autre!.... Un instant, au moins, placez votre main dans la mienne.... Vous tremblez....

Il vous a parlé ainsi! Il a essayé de vous faire croire à son amour et, plus heureux que moi, il a réussi à vous convaincre....

Pardon! pardon! Dieu seulement que vous me plaigniez! Si je vous ai fait souffrir, n'ai-je pas assez expié, puisque, de l'homme jeune, fort, intelligent, envié, auquel paraissait réservé un brillant avenir, il ne reste devant vous [illegible]

La jeune femme écoutait parler, mais (l'étrange visiteur disait vrai) l'effroi la tenait tout entière. Elle ne pouvait faire un mouvement, articuler un mot.

Lui, reprit:

—Je n'aurais pu supporter cette nouvelle de vous laisser ignorer mon malheur. J'ai besoin, et, de nouveau, le chagrin d'assiéger à votre foyer, j'ai besoin que vous me donniez une pensée miséricordieuse, que vous consentiez à croire à ma sincérité. J'ai vaincu, ce soir, la souffrance la plus affreuse pour venir vous avertir. Je ne sais, madame, ce que Palmyre Fertin a cru découvrir contre celui...., je ne peux prononcer son nom! Prenez garde! Je voudrais vous protéger, mais je ne suis plus là!......

Cette parole rendit à la jeune femme toute sa fermeté. Elle n'aimait pas Maxime d'amour, elle n'éprouvait pour lui qu'une affection basée sur l'estime et la reconnaissance; mais cette estime, cette reconnaissance [illegible].

—Jusqu'à présent, dit-elle amèrement, de vous ou de M. Dutertre je sais qui m'a protégée, qui m'a secourue, qui a pris soin de mon honneur!

Il tendit les mains vers elle.

—Frappez-moi encore plus rudement, madame, s'il est possible! Hélas! c'est mon châtiment d'avoir, un jour, écouté une seule raison, faussée par la terrible [illegible] dans lequel j'ai vécu. Mais je.... Pardon.... n'appelez pas.... je trouverai encore la force de vous quitter..... de ne pas.... mourir..... sous votre toit!.... Pardon! pardon! Votre main.... oh! qu'une promesse, même bien faible.... me prouve.... que vous me pardonnez..... Cécile.... Cécile!.... Ne refusez-vous....

Comment résister à cette prière, à cet accent? Elle fit un pas.

Le malheureux, rassemblant ses forces, l'attira, d'un geste fou, dans ses bras, et ses lèvres glacées s'imprimèrent sur les lèvres de la jeune femme.

Au cri désespéré qu'elle poussa, les bras qui l'étreignaient s'ouvrirent.

—Pardon encore! Merci!.... murmura la voix devenue méconnaissable.... Cyprien!....

Ce dernier nom s'exhala dans un souffle faible comme celui d'un enfant, mais, sans doute, le serviteur apposté faisait bonne garde.

Il entra précipitamment, reçut son maître qui, chancelant, allait tomber et le porta, plutôt qu'il ne l'aida à marcher, vers la voiture, pendant que Cécile s'affaissait sur le tapis du salon.

Catherine Martin dut passer la nuit entière près de sa maîtresse, qu'une horrible crise nerveuse accablait.

A la première heure de la matinée, un billet de Cyprien vint annoncer que M. Demattre était mort.

"Il vous aimait bien, madame, écrivait le fidèle serviteur. Puissiez-vous rencontrer un coeur aussi bon! Il est mort en prononçant votre nom!"

—Triste présage! soupira la jeune femme, dont la pensée ne pouvait se détacher de l'image du moribond.

La présence de Maxime lui rendit un peu de calme; mais elle ne put se résigner à lui apprendre ce qui s'était passé dans la soirée de la veille.

Les souvenirs lui revenaient en foule. Elle passa la journée et la nuit suivante en proie aux plus pénibles réflexions.

Assise près du lit de son fils, qu'elle avait fait transporter dans la chambre où M. de la Gérandaye était mort, elle cherchait un motif à sa [illegible], un appui à ses espoirs.

Mais la nuit s'écoula sans que rien apportât à son âme la [illegible] invoquée....

XX

LE CRI DE L'ENFANT.

La matinée commença. Bientôt, la comtesse de Tourgeville, conduite par le docteur Dornan, arriva au château.

Cécile eut un dernier mouvement de